

de se débânder. Ce fut bien pis encore, quand, arrivés à Niagara, ils n'y trouvèrent ni M. de la Barre ni aucun Français. Ils se plaignirent hautement qu'on ne les avait tirés de leur pays que pour les livrer aux Iroquois. Leurs conducteurs crurent d'abord, et voulurent leur persuader, que ce retardement était dû aux vents contraires qu'il avait fait sur le lac Ontario ; mais ayant su bientôt que la paix était faite, il fallut leur communiquer cette nouvelle, et ils avaient tout à appréhender de leur ressentiment. Ils en furent pourtant quittes pour quelques reproches, qui leur furent faits avec un sang-froid plus menaçant peut-être que ne l'auraient été le courroux et l'emportement auxquels ils s'étaient attendus.

“ Ce n'est pas la première fois, dirent les chefs, qu'Ononthio se sert de nous comme d'instrumens pour son avantage : nous voyons bien que les Français n'ont en vue que leur intérêt, et non le nôtre, dans toutes ces expéditions. Nous ne serons plus trompés : Ononthio ne nous fera plus sortir de chez nous que quand il nous conviendra de le faire : nous le laisserons vider seul ses différens avec les Iroquois, contre lesquels nous saurons bien nous défendre, si nous en sommes attaqués.”

La Durantaye, Duluth et Perrot n'omirent rien pour les apaiser, et se flattèrent d'y avoir réussi, en leur persuadant qu'ils n'avaient point été oubliés dans le traité de paix ; que cette paix était en partie leur ouvrage, puisqu'il n'y avait que la crainte de les avoir sur les bras qui avait pu engager les Iroquois à s'accommoder ; et qu'ils devaient se trouver heureux que la guerre se fût terminée sitôt et à si peu de frais. Ils parurent se contenter de ces raisons, et s'en retournèrent chez eux assez tranquillement.

Il s'en fallait pourtant que M. de la Barre eût fait une paix aussi honorable que ces officiers feignaient de le croire. Ce général ayant fait ses préparatifs, envoya le sieur Bourdon au gouverneur de la Nouvelle-York, pour lui proposer de se joindre à lui, ou du moins l'engager à demeurer neutre, et à ne point secourir les Iroquois, pendant qu'il leur ferait la guerre. Il prit encore une précaution propre à assurer le succès de son entreprise ; ce fut de diviser les Cantons, pour n'avoir pas à faire à tous en même temps. A cet effet, il envoya des colliers aux Agniers, aux Onneyouths et aux Onnontagués, pour les engager à demeurer neutres entre lui et les Tsonnonthouans, à qui seuls il en voulait. Il fit ensuite partir M. DUTAST, capitaine, avec cinquante hommes d'élite, pour porter un grand convoi de vivres et de munitions à Catarocouy, et garder ce poste, M. D'ORVILLIERS, qui y commandait, ayant eu ordre, dès le commencement du printemps, d'aller reconnaître le pays ennemi, et de marquer l'endroit le plus propre pour le débarquement.